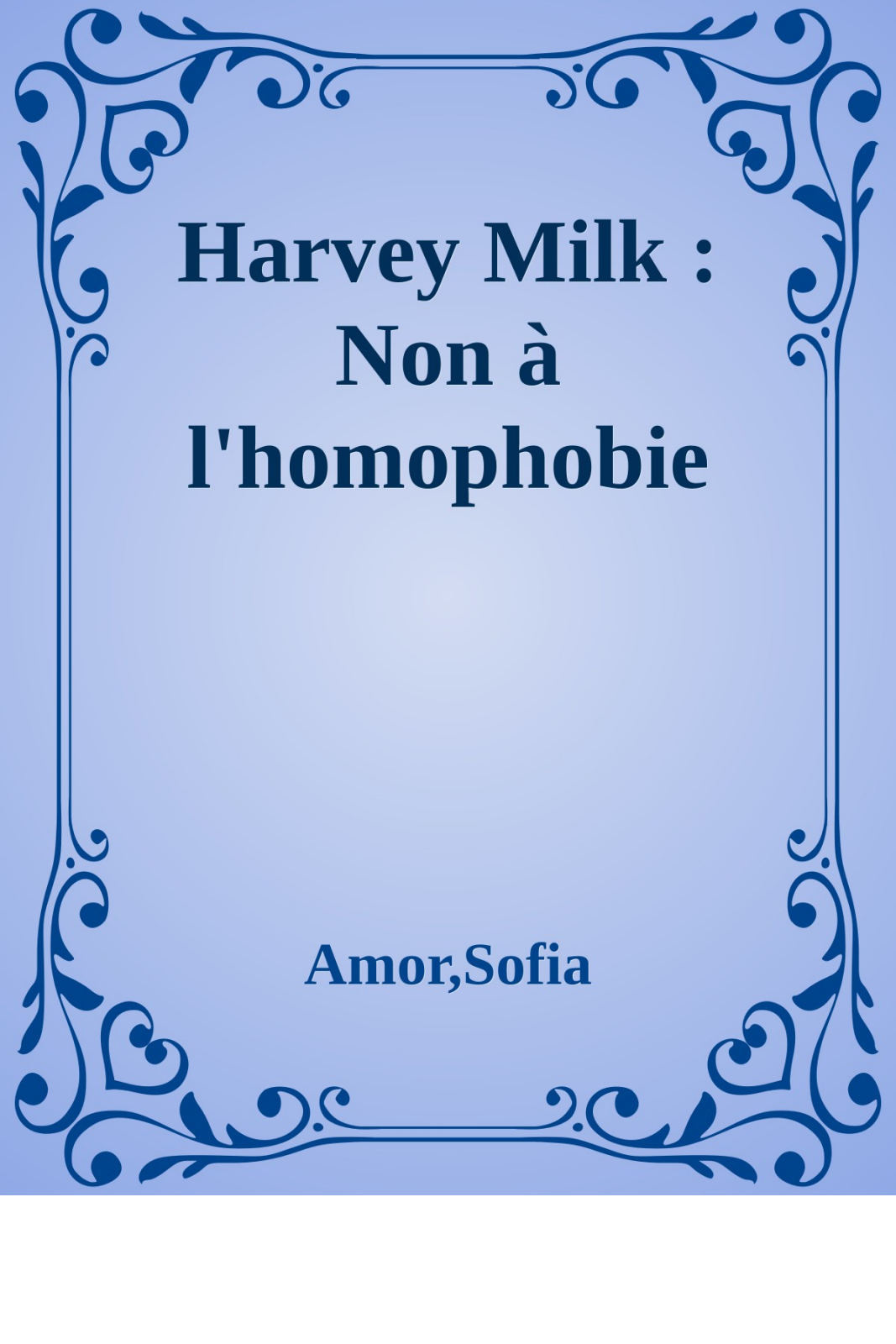


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the central text.

Harvey Milk : Non à l'homophobie

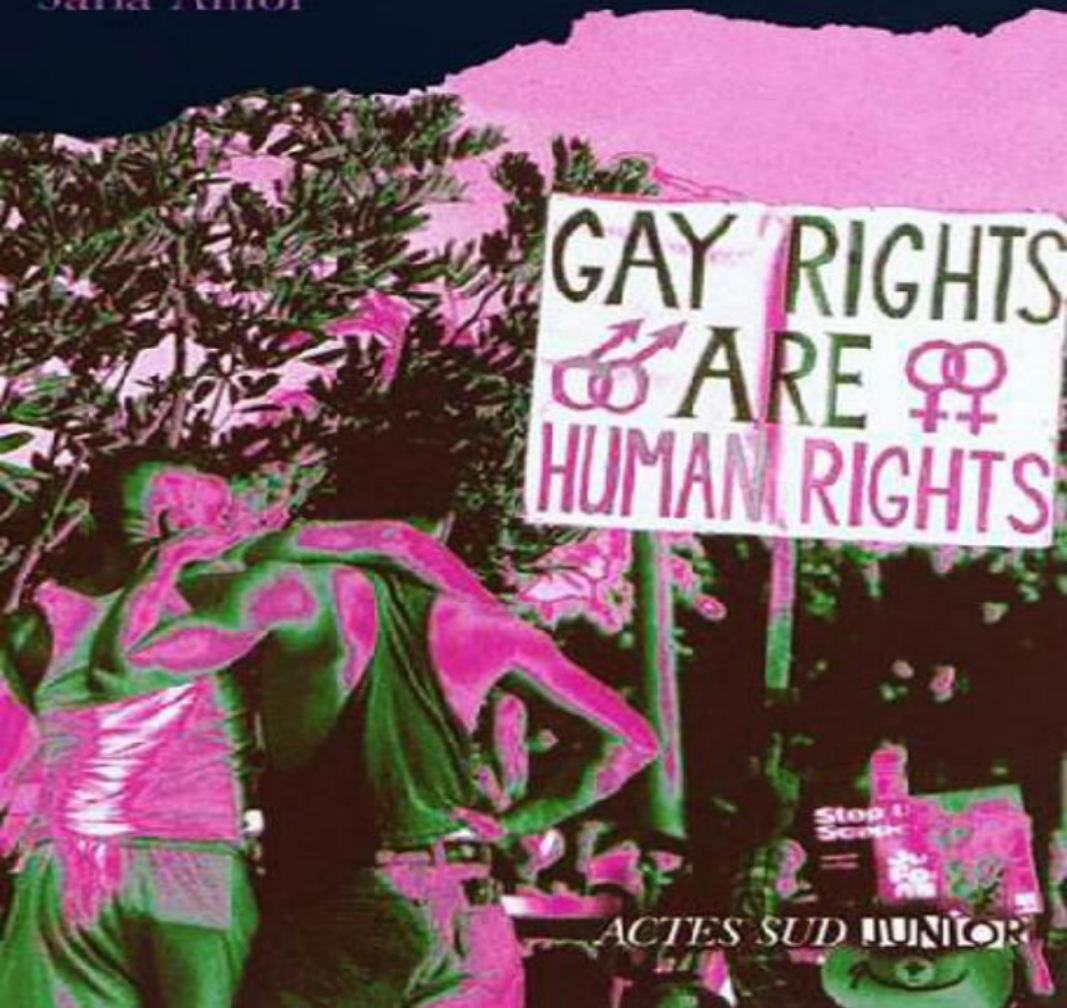
Amor,Sofia

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

HARVEY MILK: "NON À L'HOMOPHOBIE"

Safia Amor



ACTES SUD JUNIOR

« Ceux qui ont dit non »
Une collection dirigée par Murielle Szac

DERNIERS TITRES PARUS :

Mordechaï Anielewicz : « Non au désespoir »
Rachel Hausfater

Hubert Beuve-Méry : « Non à la désinformation »
Frédéric Ploquin

Chico Mendes : « Non à la déforestation »
Isabelle Collombat

Nelson Mandela : « Non à l'apartheid »
Véronique Tadjó

Emma Goldman : « Non à la soumission »
Jeanine Baude

Abd el-Kader : « Non à la colonisation »
Kébir-Mustapha Ammi

Léonard Peltier : « Non au massacre du peuple indien »
Eisa Solal

Émile Zola : « Non à l'erreur judiciaire »
Murielle Szac

Photo de couverture : © David Butow/CORBIS SABA
Médaille : © AFP/Kobal/The Picture Desk

Éditrice : Isabelle Péhourticq

Conception graphique : Guillaume Berga

© Actes Sud, 2011 ISBN 978-2-7427-9928-2

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

www.actes-sud-junior.fr
www.ceuxquiontditnon.fr

HARVEY MILK

« NON À L'HOMOPHOBIE »

Safia Amor

*À Jalil, Cyril, Alain, Martin, Bertrand, Marc, Simon, Marine, Patrice,
Éric, Guillaume, Maxime...
Olivier, Timothée, Lucas, Mathieu...
Tiphaine, Lorine, Michèle, Assia, Agnès...
Marion, Maria et Murielle,
pour leur oui à la liberté.*



ACTES SUD

AOÛT 1947.

Allongé sur l'herbe verte de Central Park, Harvey observait le ciel. Un ciel bleu azur où pointaient les rayons du soleil, ardents en ce début d'après-midi. Le torse et les pieds nus, les jambes revêtues d'un simple short en coton fin, son tee-shirt roulé sous la tête en guise d'oreiller, Harvey se réjouissait : il allait enfin débiter la lecture du roman que son grand-père lui avait offert pour ses dix-sept ans, le 22 mai dernier, *La Perle*, de John Steinbeck, l'un de ses auteurs préférés. Tout autour de lui, d'autres hommes profitaient eux aussi de cette belle journée estivale, certains rassemblés en groupe sur une serviette ou une couverture, d'autres seuls et isolés comme Harvey, à l'abri des regards.

Plus loin, des cris et des rires d'enfants s'élevaient des haies de buis. Comme tous les dimanches d'été, des familles passaient la journée dans ce poumon de la ville, où l'air était plus respirable que dans les rues encombrées de New York. « Ils doivent chahuter autour de Bethesda Fountain et s'amuser à s'éclabousser », pensait Harvey en se remémorant toutes ces fois où Minnie, sa mère, les emmenait, son frère Bob et lui, au square en bas de chez eux. Avec leurs camarades du quartier, ils fabriquaient des arrosoirs à l'aide de bouteilles d'eau et se poursuivaient en s'aspergeant. Il se souvenait aussi qu'il aimait particulièrement bombarder d'eau Bill, ce gros plein de soupe qui se moquait toujours de la couleur de peau de Dick, le seul garçon noir qui jouait avec eux dans le square. Harvey n'appréciait pas non plus Mary, cette petite sainte nitouche qui hurlait dès qu'il posait une main sur elle, alors qu'il le faisait sans aucune mauvaise intention, juste pour la taquiner un peu. Ce qui lui avait valu une fois une bonne claque de sa mère. Ou plutôt deux : « Tiens, en voilà une pour avoir juré et une autre pour oser embêter une fille ! »

Regrettant immédiatement son geste, Minnie l'avait pris dans ses bras. « Je ne t'ai pas fait mal au moins ? » Harvey avait fait mine de pleurer et ils avaient fini par éclater de rire tous les deux devant le caractère burlesque de la situation. Excessive et possessive comme une vraie mère juive, Minnie avait un faible pour Harvey, son petit dernier qu'elle trouvait particulièrement charmant et doux, comparé à son frère, plus rustre. Harvey était aussi plus attentionné avec elle. Coquette, cette petite femme ronde, aux cheveux bruns ondulés et aux yeux noisette, appréciait que Harvey la conseille sur ses tenues. Il

avait le chic pour remarquer des détails qui passaient inaperçus aux yeux de son père ou de son frère : un collier qu'elle venait de s'acheter, une nouvelle robe, un rouge à lèvres jusqu'alors inconnu... À la maison aussi, c'était Harvey qui l'aidait le plus, portant ses paniers lorsqu'elle revenait des courses ou n'hésitant pas à faire la vaisselle avec sa mère. La complicité qui les unissait, si elle étouffait un peu Harvey par moments, lui procurait aussi un sentiment de fierté d'autant plus grand qu'il avait un secret et que si sa mère l'apprenait, elle en serait mortifiée. Est-ce qu'elle l'aimerait moins ?

Plongé dans ses pensées, Harvey mit du temps à réaliser que des sirènes de police se rapprochaient de Central Park, déchirant tout à coup l'atmosphère paisible de ce dimanche ensoleillé. Il perçut quelques bribes de phrases : « ... par ici... » ; « ... les voilà ! » ; « ... en flagrant délit... ». Le temps qu'il réalise que des policiers envahissaient la pelouse, il était soulevé de terre et poussé à grands coups de matraque dans le dos vers un fourgon.

Plusieurs autres hommes étaient eux aussi menottés et traînés de force vers les paniers à salade. L'un d'entre eux saignait abondamment du nez. Harvey lui tendit un mouchoir.

— C'est horrible, lui murmura à l'oreille ce compagnon d'infortune, visiblement choqué, je ne sais pas où on va pouvoir s'amuser maintenant si, après nos bars, la police vient nous pourchasser jusque dans les parcs.

— Moi non plus, répondit Harvey, tremblant de la tête aux pieds, il paraît que les raids policiers s'intensifient en ce moment. J'ai même entendu dire que les personnes contrôlées et arrêtées pouvaient se retrouver avec un casier judiciaire entaché de la mention « délinquant sexuel ». Imagine ma pauvre mère ! Nous ne faisons rien de mal tout de même !

— Récemment, renchérit l'autre, très ému aussi, on m'a raconté l'histoire d'un gars que des flics ont surpris avec un amoureux. Ils ont aussitôt appelé son employeur afin de l'informer de son homosexualité. Et sais-tu ce qui s'est passé ? Le pauvre type s'est suicidé de honte après avoir été convoqué dans le bureau de son patron. J'en frissonne encore.

Doublement assommé par le coup de matraque et par ce qu'il venait d'entendre, Harvey essayait de reprendre ses esprits lorsqu'il aperçut un groupe de parents tenant leurs enfants serrés contre eux, qui les observaient. Alertés par les bruits et les cris provenant de l'autre côté du parc, ils s'étaient massés pour assister à la scène d'arrestation. Harvey remarqua surtout ce père de famille, torse nu lui aussi, les mains devant les yeux de son petit garçon, qui hochait la tête d'un air dégoûté.

Il l'entendit grogner « Allez faire vos cochonneries ailleurs, des

enfants vous regardent, bande de dépravés ! » avant d'être jeté sans ménagement dans le fourgon. Allaient-ils le relâcher, avec tout au plus un hématome sur le front, ou mettraient-ils leur menace de prévenir ses parents à exécution ? Plus que la colère, Harvey ressentait de la peur. Peur que son secret ne fût révélé au grand jour à ses proches, sa famille, ses amis... alors qu'il n'avait que dix-sept ans. Depuis longtemps, Harvey avait compris qu'il n'était pas comme les autres garçons, comme son frère par exemple, qui louchait sur la poitrine généreuse et les fesses rebondies de Louisa, leur voisine de palier, tandis que Harvey, lui, n'avait d'yeux que pour la chevelure blonde et bouclée de James, le frère de cette dernière !

Il se gardait bien d'afficher ses sentiments en public, surtout en famille. Ce qui n'avait pas empêché sa mère, un jour, de le mettre en garde contre de « drôles de types, dits homosexuels, qui traînent avec d'autres gars dans certains endroits de la ville, les parcs, les bains, les bars ». Minnie s'était sentie obligée d'ajouter : « Il s'agit d'hommes qui préfèrent sortir avec des hommes, si tu vois ce que je veux dire. Parfois même ces gens-là vont jusqu'à se déguiser en filles. C'est pourquoi on les traite de tapettes. Ils sont malades, ce n'est pas de leur faute, mais promets-moi de faire attention. »

Elle avait mis tant de mépris et de répugnance dans le mot « tapettes » que Harvey avait compris une chose : jamais il ne lui avouerait son homosexualité, de peur qu'elle n'en meure. Et Harvey jurait, toujours sur un ton faussement léger : « T'inquiète, m'man, il ne peut rien m'arriver, je ne traîne jamais dans ces endroits ! »

À Central Park, ce jour-là, les policiers avaient eu du mal à prouver le caractère répréhensible et vulgaire de la présence d'Harvey, aussi l'avaient-ils relâché. Toutefois, il gardait au fond du cœur, gravé au fer rouge, le souvenir cuisant de cette arrestation.

Harvey s'était toujours senti différent. Pourtant, rien en apparence ne le distinguait des autres garçons de son âge. Son physique était plutôt banal, à l'exception de son grand nez, de ses pieds de géant et de ses oreilles décollées qui lui avaient valu son surnom de « Pluto ». Harvey avait fini par s'habituer à ce sobriquet, d'autant que ses amis l'utilisaient pour l'inciter à faire le pitre, ce en quoi il excellait. Il avait un goût modéré pour l'école, mais du talent pour le spectacle, surtout quand il s'agissait de monter sur les tables et de singer les professeurs devant une classe hilare. Quant au sport, il aimait bien le football américain. Rouler un peu des mécaniques, mais surtout réfléchir aux bons coups et aux alliances tactiques pour être le plus fort, voilà qui lui plaisait. Et puis, sur un terrain de football américain, personne ne pouvait le prendre pour une « chochette ».

Pas comme Willy, ce grand garçon efféminé, aux jambes moulées dans un short si petit qu'il semblait prêt à craquer au moindre

mouvement. Willy adoptait une démarche chaloupée même sur le terrain, riait très fort et arrondissait sa bouche en cul-de-poule avant de prononcer le moindre mot. Pauvre Willy qui subissait les moqueries de leurs camarades, surtout de Glenn, un garçon aussi bête que méchant. Harvey enrageait de ne pas mettre son poing dans la vilaine face boutonneuse de Glenn jusqu'au jour où, excédé par l'attitude méprisante de celui-ci à l'égard de Willy, il lui fit une mauvaise blague. En plein milieu d'un match, Harvey, prétextant un mal de ventre soudain, se faufila dans le vestiaire des garçons où il déroba les vêtements de Glenn. Celui-ci dut rentrer à moitié nu du stade... en rasant les murs de son quartier. Bien fait pour lui ! Harvey en riait encore une semaine après sa farce. L'entraîneur de football appréciait beaucoup Harvey, bien qu'il le trouvât trop bavard. « Taisez-vous, Milk, votre langue pendue vous perdra ! » Sa mère, elle, s'inquiétait parfois car elle le trouvait « ailleurs » : « Où es-tu, mon fils, là ? » « ... Et là encore ? » lui demandait-elle à longueur de journée. Ce qui amusait et attendrissait Harvey : « Avec toi, toujours, maman chérie », lui répondait-il en l'embrassant.

En fait, ce qui le distinguait de ses camarades, c'était sa passion pour l'opéra. Sa mère s'enorgueillissait de ce que, dès l'âge de seize ans, il lui réclame de l'argent, non pas pour s'acheter une boisson ou des chaussures comme les autres jeunes de son âge, mais une place pour les matinées du samedi au *Metropolitan Opera*, le célèbre « Met », installé à l'angle de Broadway et de la 39^e Rue. Très jeune, Harvey avait déjà ses compositeurs préférés, Mahler, Strauss, Wagner et l'auteur de *La Traviata*, l'Italien Giuseppe Verdi. Mais celui qu'il aimait par-dessus tout, c'était Mozart, que Harvey admirait particulièrement pour son talent à faire chanter maîtres et domestiques ensemble, notamment dans *Don Giovanni*, son opéra favori.

Pour lui, le spectacle était aussi dans la salle où, bien calé dans son fauteuil, il admirait les beaux garçons. Ces derniers venaient là, comme lui, pour se laisser emporter par les accords symphoniques ou les voix enchanteresses, mais aussi pour effleurer une main ou humer le parfum qui se dégageait d'un beau torse bombé sous une chemise cintrée. Il n'était pas rare que Harvey se retrouve en bonne compagnie après le spectacle !

Morris Milk, le grand-père d'Harvey, un être doux et discret, comprenait et partageait le penchant de son petit-fils pour la grande musique, pas pour les garçons. Le vieux monsieur ignorait que son petit-fils chéri était atteint par ce qu'il pensait être une « maladie mentale ». Un jour, alors qu'il prenait le thé avec Minnie, sa fille, Harvey les entendit commenter un article paru dans le *New York*

Times :

— Il y a eu encore une rafle dans un bar gay de Manhattan ! s'exclama son grand-père. Ces gens sont des pauvres types, certes, mais, selon d'éminents docteurs en médecine, l'homosexualité est une déviance dont on peut guérir.

— Ah oui, et comment ? demanda Minnie, avec une pointe d'ironie dans la voix.

Sa mère, semblait-il à Harvey, croyait dur comme fer qu'être homosexuel relevait irrémédiablement de la perversion.

— Il est tout à fait possible de convertir les homosexuels à l'hétérosexualité, grâce à un traitement à base d'électrochocs, affirma alors Morris, l'air entendu.

— En arriver là, tout de même ! conclut Minnie, écœurée.

SUR LE CAMPUS de l'université d'Albany, les étudiants de confession juive ne se mélangeaient pas aux autres communautés. Harvey le déplorait. Pour manifester sa désapprobation, il ne manquait pas une occasion de s'insurger contre certaines attitudes, même au sein de sa communauté. Comme ce jour où David, le président de la Kappa Beta, une association créée par et pour les élèves juifs, refusa d'inscrire un étudiant « goy ». Ses amis avaient tous voté comme David : non. Sauf Harvey. À l'annonce du résultat de ce vote, il se leva brutalement et sortit en claquant la porte du restaurant universitaire après une retentissante diatribe : « Pratiquez les mêmes mesures discriminatoires que les autres et le monde tournera en rond ! »

Harvey critiquait aussi d'autres pratiques comme le bizutage : « À l'idiot qui a inventé un truc aussi humiliant que dangereux, écrivit-il dans le journal de son école après qu'un groupe d'étudiants eut obligé deux nouveaux arrivants à plonger nus dans un bassin d'eau glacée un matin de décembre, je dédie la couronne de la bêtise. » Ses éclats de voix et ses prises de position avaient fait le tour de l'université et ce fut avec un grand soulagement que le directeur lui remit son diplôme le 25 juin 1951. Un jour mémorable pour Harvey, mais aussi pour sa mère. Fière dans sa robe bleue dernier cri, et arborant une nouvelle coupe de cheveux, Minnie avait applaudi à tout rompre son prodige de fils. On n'entendait qu'elle et Harvey en avait, été gêné. Mais il ne voulait pas lui gâcher son plaisir, surtout avec ce qu'il avait à lui annoncer ce soir !

Quelques heures après cette cérémonie, la famille d'Harvey se réunit au grand complet : son grand-père, son père, son frère Bob avec sa fiancée, sa mère et lui-même. Minnie avait concocté un délicieux repas juif : des *chnitzels*[1], des *blintzes*[2], un *kartofelmehl kihen*[3]... Le dîner se déroulait dans une ambiance détendue, Harvey était le roi de la fête et les verres trinquaient joyeusement. Jusqu'au moment où, tapant légèrement avec un couteau sur la table pour réclamer le silence, Harvey, le visage soudain fermé, s'adressa à l'assemblée familiale. Il annonça d'une voix grave qu'il avait pris la décision de s'enrôler dans l'armée, la Navy, ajouta-t-il. Sa mère devint blanche comme la nappe immaculée qu'elle avait dressée en son honneur. Elle ouvrit la bouche pour protester mais aucun son n'en sortit. Elle demeura immobile, comme figée sur sa chaise. Son père, lui non plus,

ne put prononcer un mot. C'est son frère Bob qui explosa de fureur :

— Je vois que tu as perdu la raison, pour envisager une telle chose !

— Non, je ne suis pas devenu fou. Il me semble que je pourrais être utile en m'enrôlant. Les communistes sont sur le point de conquérir la Corée du Sud et vous pensez que je vais rester là immobile et impuissant ? Sûrement pas !

— L'Amérique a versé assez de sang pendant la Seconde Guerre mondiale. Ça suffit à présent, avec la guerre !

— Sans doute, mais ma décision est prise, je m'engagerai dans la marine comme nos parents l'ont fait tous les deux avant moi pour défendre la liberté, rétorqua Harvey en soutenant le regard noir de Bob.

Puis il alla vers sa mère, la prit dans ses bras :

— Ne m'en veux pas, maman chérie. Je dois partir, mais je reviendrai entier et toujours aussi beau, je te le promets...

Et Harvey s'embarqua à bord de l'*USS Kittiwake*, le porte-avions de San Diego qui naviguait dans le Pacifique. Il gravit rapidement les échelons de l'armée et devint officier, accédant ainsi à un grade privilégié dans la hiérarchie militaire et aussi à une plus grande liberté de mouvements que ses camarades. Toutefois, il continuait de rester toujours aussi discret sur sa différence sexuelle, les purges anti-homos étant fréquentes dans l'armée. Ce que lui confirma un de ses compagnons gays lors d'un dîner arrosé dans un bar de la base militaire de San Diego :

— La marine, comme les autres corps militaires, révoque les homos, même sans preuve. Surtout, nous devons garder le silence sur notre vie privée, Harvey. Il paraît que bien des nôtres se sont suicidés après avoir été rejetés par l'armée comme des malpropres !

— De toute façon, je n'en peux plus, j'ai l'intention de partir : bientôt quatre ans que j'ingurgite leurs sermons débiles. J'ai la conviction qu'une existence meilleure m'attend dans la vie civile. Et puis tu sais, me cacher en permanence commence à me peser. Nous ne sommes pas des criminels !

Sans regrets, Harvey démissionna de l'armée en août 1955, persuadé qu'un autre destin l'attendait. Sitôt débarqué à New York, il s'empessa de chercher du travail. Après avoir envoyé quelques lettres de candidature, Harvey fut engagé comme professeur de mathématiques et d'histoire au lycée Hewlitt près de Woodmere. Il s'entendait bien avec ses élèves, et ses collègues appréciaient son caractère enjoué. Ce sportif aguerri proposa d'entraîner l'équipe de football américain de son établissement et cette idée le rendit encore plus populaire. Deux fois par semaine, les joueurs affrontaient des équipes adverses, souvent avec succès grâce à leur nouveau coach.

Harvey s'était beaucoup entraîné à l'armée et il en avait conservé une détente souple, une faculté d'observation hors pair et un remarquable sens de la coordination. Un jour, pourtant, l'équipe d'Harvey perdit alors qu'il jouait avec celle-ci contre le club du City College of New York.

— C'est à cause du beau gars de cinquante ans qui joue comme un dieu dans l'équipe adverse, tenta d'expliquer Harvey.

Harrisson, un de ses copains noirs, le taquina :

— Allez, Harvey, si tu continues à faire du sport, tu seras plus séduisant que lui dans vingt ans !

— Quoi ? Jamais je n'atteindrai cet âge-là. Depuis que je suis gamin, j'ai le pressentiment que quelque chose de terrible m'attend ; j'ai peu de temps. Il faut que je vive à cent à l'heure car je mourrai jeune, je le sens.

— Et tu es encore en vie, Harvey-le-champion-qui-avait-peur-de-mourir ?

Harvey reconnut aussitôt la voix de son collègue et ami Harrisson. Quinze ans après leur cuisante défaite, les deux hommes venaient de tomber l'un sur l'autre en pleine Cinquième Avenue. Harrisson avait le même timbre éraillé et toujours cette douceur au fond des yeux. Harvey n'avait pas changé non plus. Petit, mince, la chevelure brune et ondulée, et cette démarche volontaire qui avait attiré l'attention d'Harrisson. Ils fêtèrent leurs retrouvailles autour d'une bière.

— Te souviens-tu de ce que tu m'as affirmé il y a quinze ans ?

— Bien sûr, et je pense toujours que je ne ferai pas de vieux os sur cette terre ! Mais assez parlé de moi. Que deviens-tu ?

— Je suis toujours prof dans ce même lycée où nous nous sommes connus, avec ces mêmes règles, ces mêmes enseignants et ces mêmes élèves, ou presque ! Je suis marié et j'ai deux enfants. Et toi ?

— J'ai quitté l'enseignement. Il était temps que j'aille rouler ma bosse ailleurs. Aujourd'hui, je travaille dans les assurances. Un boulot tranquille. Certes, je gagne mieux ma vie, mais je n'irais pas jusqu'à te dire que je suis plus heureux qu'au lycée. C'est différent, voilà tout !

Et Harvey ajouta, pris d'une impulsion soudaine :

— Et si tu me demandes le nom de ma femme, je te dirai que je n'en ai pas, que je n'en aurai jamais, vu que je suis homosexuel. Maintenant, tu sais tout !

Son air de défi et ses poings serrés dans les poches n'échappèrent pas à Harrisson qui lui répondit du tac au tac :

— Oh, du calme, mon ami. Tous les goûts sont dans la nature. J'ai compris depuis le premier jour que tu n'étais pas attiré par les filles. Si

tu savais ce que je me moque de ta vie sexuelle ! Moi, je suis juif et noir, tu imagines aussi combien la vie n'est pas tendre pour des gens comme moi ; tous les jours, je subis le racisme ambiant ! Je suis d'un naturel optimiste et j'espère que Martin Luther King finira par faire entendre sa voix. C'est un grand homme qui prône la non-violence et la parole comme moyen de lutte. Je fais de même dans ma vie de tous les jours, mais ce n'est pas facile de convaincre les gens qu'on n'est pas ce qu'ils croient.

— Je l'aime bien moi aussi, ton pasteur. Et merci pour ta franchise et ton amitié ! lui répondit Harvey, en lui serrant la main avec chaleur.

« Harrisson est un gars bien, se dit Harvey en rentrant chez lui. Tous les hommes ne sont donc pas contre nous. Mais je ne pourrais toujours pas avouer à ma famille qui je suis vraiment. Plutôt mourir », songea-t-il. Il ne se doutait pas qu'un terrible coup du sort l'empêcherait de révéler son secret.

Le lendemain, il reçut un coup de fil de son frère : « Maman est morte, viens vite. »

Harvey se précipita au chevet de sa mère ; Minnie gisait inerte et blafarde sur son lit.

— Elle a succombé à une crise cardiaque, sanglota son père en voyant son fils.

— Puis-je rester seul avec elle ? demanda Harvey, livide.

Enfermé avec sa mère, il pleura longtemps puis, prenant son courage à deux mains, il finit par lui confesser ce qu'il n'avait jamais réussi à lui dire auparavant. « Jamais, jamais, tu n'auras à avoir honte de moi. Je t'aime », ajouta-t-il en étreignant sa mère une ultime fois. Avec Minnie, c'était une partie de sa vie qui disparaissait. Il sortit bouleversé de la pièce et il sentit le regard lourd de son frère sur lui. Était-il jaloux ? Malheureux ? Avait-il entendu ses paroles ?

Harvey proposa de s'occuper des funérailles de sa mère. Il se souvint qu'elle lui avait avoué une fois où ils discutaient tous les deux de la mort que, si on lui donnait le choix, Minnie opterait pour la crémation malgré l'opposition des milieux juifs traditionnels. Conscient qu'il allait choquer sa famille et toute la communauté hébraïque, Harvey prit sur lui et commanda un linceul traditionnel blanc dans lequel il fit incinérer le corps de sa mère. Son frère ne lui pardonna jamais : « C'est un blasphème, je ne veux plus jamais te voir ! »

Les jours qui suivirent le décès de Minnie, Harvey se traîna. Il était triste et se sentait profondément seul. Son dernier petit ami venait de le quitter. Plus rien ni personne ne le retenait à New York. Son travail lui pesait aussi d'autant que, depuis plusieurs semaines, son patron, William Ford, n'avait cessé de lui faire des remarques

désagréables. Cet homme maigre et chauve avait trouvé en Harvey Milk un bouc émissaire. Un jour il relevait un retard de cinq minutes. Le lendemain, il le rappelait à l'ordre sur ses communications téléphoniques privées. Sans compter les observations acerbes sur ses costumes trop moulants, ses cheveux trop longs... Harvey n'en pouvait plus. Un matin, M. Ford dépassa les bornes : il le convoqua dans son bureau et hurla, la porte grande ouverte afin que les collègues d'Harvey entendent bien ses propos : « Coupez-vous les cheveux, ou démissionnez ! » Harvey vit rouge. Il se leva brutalement, renversa le bureau et quitta la pièce en claquant la porte, non sans avoir ajouté : « À vos ordres, chef ! » Il fut aussitôt licencié et dut quitter son poste dans la journée. En refermant définitivement la porte de son bureau, il éprouva un sentiment de liberté, comme si tout à coup on venait de lui retirer un carcan.

CE 22 MAI 1970, Harvey se promenait dans Manhattan, le nez en l'air, les mains enfoncées dans les poches de son nouveau jean. Il sifflotait et il se sentait léger comme le vent qui lui balayait les cheveux. Pour son quarantième anniversaire ce même jour, il venait de s'offrir une garde-robe originale, bien plus à la mode hippie que tous ces costumes vieillots qu'il avait fini par donner au clochard en bas de chez lui. Sûr, il en jetait dans son tee-shirt bariolé, son foulard noué autour du cou et ses baskets flambant neuves ! « Nouvelle vie, nouvelle silhouette », se disait-il tandis qu'il s'engouffrait dans la station de métro Christopher Street. Il descendait les marches deux par deux quand soudain ses yeux croisèrent le regard d'un beau jeune homme aux cheveux d'ange et à la carrure sportive. Dire qu'il avait failli louper une beauté pareille ! Harvey s'arrêta net, subjugué par l'allure à la fois dégingandée et princière de ce garçon aux yeux vert émeraude. Il le força à ralentir son ascension et débita tout de go, en plantant ses yeux dans les siens :

— Salut, je m'appelle Harvey. Harvey Milk. J'ai quarante ans aujourd'hui et je serais très heureux de passer ma soirée d'anniversaire avec toi.

— Joseph Scott Smith, vingt-deux ans, Scott pour les intimes, se présenta le bel inconnu en lui tendant la main et en dévoilant une dentition parfaite. Je suis honoré par cette proposition inattendue et comme j'apprécie les surprises...

— Dois-je en déduire que tu acceptes ?

— Disons que je n'ai rien à faire ce soir alors oui, d'accord pour souffler quarante bougies avec toi !

Quelques heures plus tard, le champagne coulait à flot. Harvey venait de toucher ses indemnités de licenciement et jamais il ne s'était senti aussi heureux. Avec Scott, se disait-il, ma vie va peut-être enfin prendre un tournant différent.

Les jours filèrent. Les deux amoureux étaient inséparables. Ils vivaient leur idylle au grand jour, marchant main dans la main dans la rue au risque de se faire arrêter ou insulter. Qu'importe, Harvey n'avait plus peur. Il ne voulait plus se cacher. Et pour prouver à son nouveau compagnon qu'il était fier de lui et de leur couple, il proposa à Scott de se rendre avec lui à la première marche de la fierté homosexuelle, la *Gay Pride* pour la reconnaissance des droits des homosexuels qui avait lieu le 29 juin suivant, un an jour pour jour

après les émeutes de Stonewall[4].

Harvey et Scott partirent de Washington Place au coin de la Sixième Avenue. L'ambiance était électrique et la nervosité palpable parmi les manifestants ; on racontait dans les rangs que, la veille, cinq jeunes gays avaient été tabassés à coups de batte de baseball. Comme les autres, Harvey et Scott défilèrent en silence sous la bannière « Gay is Good ». D'abord composée de quelques personnes à peine, la mobilisation s'amplifia et, petit à petit, plus de deux mille gays et lesbiennes rejoignirent les protestataires. Arrivés à Central Park, ils s'élancèrent ensemble en brandissant le poing et en criant de toutes leurs forces : « GAY POWER ! »

— Nous avons réussi, Harvey, murmura Scott, les larmes aux yeux. Nous avons surmonté nos peurs pour parvenir à cet inimaginable rassemblement. Le premier de l'histoire des gays et des lesbiennes mais sûrement pas le dernier. Nous devrions avoir une petite pensée pour tous ceux qui se sont battus, certains au péril de leur vie. C'est grâce à eux aujourd'hui que nous pouvons descendre dans la rue et marcher la tête haute.

— Le temps ne doit plus être aux brimades et aux insultes. Plus jamais, il ne faut pas avoir honte de ce que nous sommes. Tu sais, je n'ai rien accompli dans mon existence dont je sois réellement fier mais je sens que tout est différent à présent. J'ai de grandes ambitions pour nous. Partons. Quittons New York. Allons à San Francisco, une ville sans tabous, un carrefour des cultures, un lieu d'accueil des minorités opprimées, ethniques ou culturelles.

Leur projet de départ ne put être mis à exécution que deux ans plus tard, le temps que les deux tourtereaux renflouent leur cagnotte. Ils avaient décidé de s'installer dans le vieux quartier irlandais de Castro. Dans ce secteur, les gays pouvaient vivre en paix, au milieu d'une population bigarrée et multiraciale, et les hippies se préoccupaient plus de liberté et de fraternité que d'argent et de pouvoir.

— Et que ferons-nous ? avait demandé Scott, en caressant les cheveux ondulés d'Harvey.

— Rien. Tout. Je ne sais pas encore, mais nous allons y réfléchir ensemble, lui avait répondu Harvey en l'enlaçant.

Le jour J arriva et Harvey et Scott prirent enfin la route au volant de leur vieille Chevy 57 vert pomme, couverte de décalcomanies fleuries. « Pourvu qu'elle tienne le coup », soupira Harvey en remplissant le coffre avec leurs valises, un matelas et tous ses disques. Et elle résista puisque, 5 000 kilomètres et plusieurs semaines plus tard, Harvey et Scott parvinrent sans encombre au terme de leur voyage. Dès leur arrivée, ils dénichèrent un modeste mais charmant deux-pièces avec *bow window*, au dernier étage d'une maison

victorienne, au 575 Castro Street, avec vue, au loin, sur les collines de Twin Peaks. Les premiers mois, insouciant et libre, Harvey et Scott vivaient grâce à leurs économies. La journée, ils visitaient la ville à bord de son tramway cahotant ou en parcourant d'un bon pas ses rues en pente. Ils ne se lassaient pas d'admirer le pont du Golden Gate, et marchaient de longues heures le long de l'océan, sur la baie baignée de soleil. Parfois aussi, ils allaient au cinéma. La programmation populaire du Castro Theatre correspondait bien à leurs goûts. Ils adoraient cette ville.

Ils se rendirent à l'évidence : un gagne-pain devenait nécessaire pour joindre les deux bouts. Mais quoi ? Ils épluchèrent les petites annonces, rencontrèrent quelques recruteurs potentiels, sans succès. Un jour, alors qu'ils commençaient à désespérer, Harvey eut une illumination :

— Scott, tu te souviens de cette pellicule photo que nous a rendue le labo d'à côté la semaine dernière ?

— Oui. Elle était ratée, avec des photos floues, inutilisables, grimaça Scott.

— Et si nous ouvrons un magasin de développement photographique ? Voilà un moment que j'y pense ; cela ne me semble pas compliqué et nous ferons toujours mieux que notre voisin ! Le local en bas de notre immeuble est vide. Louons-le !

Le 3 mars 1973, Harvey et Scott inaugurèrent leur boutique, baptisée Castro Caméra. Le jour de l'ouverture, plusieurs voisins se pressèrent, curieux de voir à quoi ressemblait ce nouveau magasin et surtout, ses propriétaires, un couple d'hommes. Un de plus dans le quartier ! Leur première visite fut celle d'un homme bedonnant, aux lèvres fines et aux yeux porcins. Visiblement mal à l'aise, il se tenait les mains sur les hanches, se balançant sur un pied puis sur l'autre. Il détailla l'enseigne puis dévisagea Harvey et Scott, magnifiques dans leur denim noir et leur chemise en flanelle, rouge pour Harvey et jaune pour Scott, avant d'ouvrir enfin la bouche :

— Vous ouvrez un magasin ? Vous êtes un couple ?

— C'est cela ! répondit Harvey, enthousiaste, en lui tendant la main.

L'autre la saisit à peine et s'essuya aussitôt les doigts avec un mouchoir. Puis, prenant une mine dégoûtée, il ajouta :

— Eh bien, prions Dieu pour que vous ne restiez pas trop longtemps. Ici, nous sommes attachés aux traditions et aux valeurs familiales.

Incrédules, Harvey et Scott le regardèrent s'éloigner.

— Bienvenue à toi aussi ! s'écria alors Scott. Puis à l'attention

d'Harvey : C'est cela, ton eldorado ?

— Allez, ne laissons pas cet idiot nous gâcher une si belle journée, répondit Harvey en se tournant vers d'autres visiteurs, apparemment plus sympathiques et moins hostiles.

Les mois s'écoulèrent. Harvey et Scott rencontraient de plus en plus de gens, et le nombre de leurs clients grossissait à vue d'œil. Mais le 575 Castro Street n'était pas qu'une boutique. Pour nombre de gays paumés de Castro, il devint un lieu de ralliement, de discussions, d'échanges et de rencontres. Il y avait Mikael qui venait se reposer une heure ou deux, recroquevillé dans le canapé moelleux de la boutique car ses parents l'avaient mis à la porte. Il y avait John, un homosexuel maniéré qui, le temps d'une limonade ou d'une bière sirotée en écoutant un air d'opéra, oubliait qu'il ne trouvait pas de travail à cause de sa démarche efféminée. Il y avait William, toujours à l'affût d'une parole aimable ou d'un geste amical, lui qui avait tenté plusieurs fois de mettre fin à ses jours car son amoureux l'avait quitté pour un autre... Sans oublier Brian, Tom, Robert, Jude et tous les autres, qui poussaient la porte de Castro Caméra en quête d'un conseil, un sourire, une adresse... quand ils ne se réfugiaient pas chez Harvey après avoir subi une agression homophobe. Car à l'extérieur, les violences perduraient à l'encontre de la communauté homosexuelle.

— J'ai été suivi par deux gars qui m'appelaient « la pédale » tout en me donnant des coups de poing, raconta un jour John à Harvey, alors qu'il venait d'entrer en trombe dans la boutique. Heureusement, j'avais emporté mon sifflet, celui que tu nous as conseillé d'avoir sur nous pour alerter les autres en cas d'agression. J'ai sifflé, sifflé, tant et si bien que Richard, tu sais, le patron du bar *l'Elephant Walk* – une armoire à glace, celui-là ! – a déboulé et m'a aidé à m'enfuir. J'ai eu la pire frousse de toute mon existence car j'ai bien aperçu des flics, mais ils n'ont pas bougé le petit doigt pour me secourir. Où serais-je aujourd'hui si je n'avais pas eu cet objet sur moi ?

— Oui, il faut en finir avec toutes ces agressions impunies, s'emporta Harvey en essuyant le crâne ensanglanté de son jeune protégé. Il y en a assez aussi qu'on nous arrête pour « troubles de l'ordre public » ou « attentat à la pudeur ». Nous devons nous battre, clamer haut et fort notre identité, ne plus avoir honte, en un mot, sortir du placard !

Les jeunes gens présents ce jour-là l'applaudirent. « Pas de doute, se dit Scott, admiratif, Harvey a du charisme. Il est en train de devenir le porte-parole de ces opprimés. » Il se tourna vers son ami :

— Tu es une célébrité dans notre quartier, mais bientôt, je vais devoir te partager avec tous ces gens et cela me rend triste.

— Ne dis donc pas de bêtises, Scott, mon cœur est à toi pour toujours et sans concession. Cependant, avoue que ces gars ont besoin

de soutien. Et pas seulement eux. Les habitants et les commerçants du quartier, qui poussent notre porte chaque jour, réclament le droit à la dignité et à la reconnaissance dans leur emploi et dans leur vie quotidienne. Nous devons les aider à se faire entendre.

— Oui, oui, je connais ton discours : « Le silence est le terreau de la haine. Il faut se montrer, bouger, agir ; faire du bruit », lui répondit Scott, l'air tout à coup songeur. Sur la vitrine de sa boutique, Harvey collait des tracts annonçant les prochaines manifestations politiques, les meetings écologiques et les réunions de quartier ; sur le comptoir, il entassait les pétitions à signer : Ce jour-là, il avait une grande annonce à faire ; il sortit une table et grimpa dessus. Ses yeux brillaient d'un éclat nouveau. Il noua ses cheveux en catogan, se racla la gorge et, à l'aide d'un porte-voix, proclama sur un ton solennel, presque théâtral :

« J'ai repéré plusieurs problèmes préoccupants dans cette ville, en dehors du fait qu'elle néglige ses minorités, les Noirs, les Indiens, les handicapés, les seniors et, bien sûr, les gays. La bibliothèque est étriquée, le prix des transports trop élevé, le budget de la police aussi, nous manquons d'activités pour les jeunes, trop d'armes à feu circulent sous le manteau... Bref, de nombreuses choses restent à accomplir et, moi, Harvey Milk, je vous informe de ma candidature au conseil municipal de San Francisco. Les amis, j'ai le plaisir de vous présenter mon équipe : tout d'abord, mon directeur de campagne, mon cher Scott. Puis voici mes amis Dick et Jim, mes conseillers en stratégie politique ; enfin, Franck écrira mes discours. Ah, j'allais oublier, observez donc mes affiches : « Milk, ce qu'il faut à chacun. » Désormais vous me verrez partout ! » conclut-il dans un grand éclat de rire.

Le « maire de Castro », comme Harvey se surnommait lui-même, fut applaudi à tout rompre par la foule qui s'était massée autour de lui. Pourtant, malgré cette première déclaration publique accomplie avec succès et une campagne politique très active dans Castro, il fut battu. Durant plusieurs jours, il étudia avec son équipe les raisons de son échec puis, un matin, il mit tout le monde à la porte. Il avait besoin de se retrouver en tête à tête avec Scott, cela devenait si rare ! Ils sortirent tous les deux se promener dans les rues de San Francisco. Ce lèche-vitrine leur coûta très cher : Scott lui offrit un magnétophone – « pour enregistrer tes Mémoires » – et Harvey acheta un VCR, le premier magnétoscope à cassettes. Ils passèrent leur soirée à visionner de vieux films en mangeant des marshmallows, blottis l'un contre l'autre. Le lendemain, Harvey était d'attaque. Il convoqua la presse : « Désormais il faudra me compter dans le paysage politique de notre ville et de notre pays tout entier. Je m'appelle Harvey Milk, je suis gay et fier de l'être. Dorénavant, je veux me battre pour faire

reconnaître nos droits. Comme vous, je veux vivre normalement. »

EN 1975, MILK SE PRÉSENTA à nouveau à l'élection municipale de San Francisco. Il perdit pour la seconde fois mais avec davantage de voix, sauf celles des gays modérés qui lui reprochaient de donner une mauvaise image des homosexuels. Favorables à la discrétion, ils rejetaient en bloc le message d'Harvey qui exhortait au contraire les gays à ne plus se cacher. Son changement de tenue hippie contre un costume trois-pièces n'avait pas convaincu ses opposants, ni même sa nouvelle coupe de cheveux, plus masculine ! Ce désaveu de la part d'une partie de la communauté homosexuelle de San Francisco exaspérait Harvey. Un jour, alors qu'il sortait d'une réunion houleuse avec un groupe « d'homos frileux », comme il les appelait, il s'engouffra, furieux, dans l'*Elephant Walk* pour raconter ses déboires à Richard. Il était rouge de colère, les cheveux hirsutes et la cravate en bataille ; il tapait du poing sur la table :

— Je me bats seize heures par jour pour des gars qui n'osent pas défendre leurs intérêts et préfèrent vivre reclus, alors qu'ils devraient lutter pour faire triompher leurs droits.

— Patience, Harvey, tu finiras par gagner, même s'il te faut attendre des dizaines d'années.

— Je ne serai jamais un vieillard de quatre-vingt-dix ans. Mon temps est compté, je le sais. Je dois atteindre mon but rapidement.

— Allons donc Harvey ! J'ai entendu dire que tu avais rallié à notre cause l'un des trois syndicats les plus machos de San Francisco, les pompiers !

— Bah, ces gens sont comme nous, enfin presque, expliqua Harvey, tout à coup plus calme.

Il avait retiré sa veste, ouvert sa chemise et se sentait déjà beaucoup mieux après ce coup de sang. Il poursuivit :

— Ils veulent vivre en paix, avec leur famille. J'ai juste proposé dans ma campagne qu'ils puissent s'arrêter de travailler le vendredi à 16 heures. George Moscone, l'ancien sénateur de l'État de Californie qui vient d'être élu maire de San Francisco, en partie grâce à mon soutien, a promis qu'il accèderait à ma demande. Depuis, je suis leur dieu, ajouta Harvey en bombant le torse.

Il invita son ami à le rejoindre à la fenêtre :

— D'ailleurs, regarde !

Richard n'en crut pas ses yeux : à l'autre bout de la rue, perchés sur une échelle coulissante, deux pompiers à l'allure bien virile étaient

en train de coller la nouvelle affiche d'Harvey sur un mur. Richard et Harvey explosèrent de rire.

— Grâce à toi, on aura tout vu dans cette ville, s'esclaffa Richard.

Harvey, qui avait rendez-vous avec George Moscone, le maire, ajusta son pantalon, renoua sa cravate et remit en place ses cheveux rebelles en les lissant avec de l'eau. Son reflet correspondait à l'image qu'il voulait donner au maire : un activiste audacieux et volontaire mais présentable et crédible. L'affaire était bien engagée car les deux hommes s'appréciaient ; Harvey trouvait Moscone ouvert, intelligent et droit, Moscone estimait que la franchise et le ton direct d'Harvey étaient des atouts politiques non négligeables. Des points pour l'avenir, pensait Harvey en serrant vigoureusement la main du maire.

Après cette seconde défaite, Harvey se remit immédiatement à la tâche. Il multiplia les réunions politiques le jour, écrivit ses discours la nuit, noircissant des feuilles et des feuilles. Puis il répéta seul, enfermé dans son appartement ou dans sa boutique, entouré de son équipe. Certains meetings avaient lieu dans la rue. Hissé sur un podium, le bras dressé et l'index pointé, il prenait la foule à partie, débutant désormais tous ses discours par cette petite phrase percutante : « Je m'appelle Harvey Milk et je suis venu pour vous mobiliser. » Absorbé par ces activités, Harvey négligeait de plus en plus Scott. Celui-ci avait le sentiment de n'être plus qu'un pion parmi les autres. Et encore, un pion de dernière classe ! Et puis, la politique, les discriminations, la violence, les problèmes... il n'en pouvait plus. Un matin, il prit son courage à deux mains. Il rejoignit Harvey dans la cuisine où, chose rare ces derniers temps, celui-ci prenait son petit-déjeuner, assis, un journal déployé sur la table. Scott s'installa en face de lui et, la voix traversée par l'émotion, les yeux remplis de larmes, il lui annonça qu'il le quittait. Harvey sursauta et se leva d'un bond, incapable de prononcer un mot. Ses mains se mirent à trembler tout à coup. Scott contourna la table et le prit tendrement dans ses bras tout en murmurant :

— Tu as été toute ma vie, mon mentor et ma force. Aujourd'hui, nos chemins se séparent. Ta route est toute tracée ; tu iras loin. Et je ne peux te ralentir avec mes doutes et mes angoisses. Je t'aimerai toujours. Adieu.

Il se détacha de son compagnon et partit sans se retourner, laissant Harvey au milieu de la cuisine, les bras ballants et le regard soudain vide, sa tasse de café, échappée de sa main, tombée sur le carrelage. Harvey saisit violemment la porte laissée ouverte et la claqua de toutes ses forces. Le lustre du plafond tangua mais Harvey n'en avait cure. Il mit *Carmen* à fond, puis *Don Giovanni*. L'opéra avait toujours eu le don de l'apaiser. Mais cette fois, la magie n'opéra pas. Harvey erra toute la journée dans l'appartement puis il se jeta sur son

lit, le nez enfoui dans les draps qui sentaient encore le doux parfum de Scott. Il passa une nuit épouvantable, peuplée de cauchemars où se mêlaient Scott et sa mère. Enfin, au petit jour, lorsque la lune finit de disparaître définitivement de l'horizon, il prit une douche, se rasa de près, revêtit son plus beau costume et sortit de l'appartement. Il descendit dans sa boutique où, malgré l'heure matinale, ses amis étaient déjà présents. John lui tendit une tasse de café bien fort et lui fit le signe de la victoire avec ses doigts : « Tout va bien, Harvey, nous sommes là si tu as besoin de nous. » Harvey n'eut pas le temps de répondre car le téléphone sonna. Il décrocha le combiné, fébrile – il espérait que c'était Scott, que celui-ci avait changé d'avis. Mais ce qu'il entendit lui glaça le sang :

— Bonjour Harvey, je m'appelle David, j'ai dix-sept ans et j'habite Phoenix. Je voulais vous dire que je vous admire et que, si je le pouvais, je vous soutiendrais. Mais voilà, mes parents viennent d'apprendre que je suis homosexuel et demain, je rentre à l'hôpital car ils veulent me faire soigner pour ce qu'ils appellent une « déviance contre nature ». J'ai peur. Je veux mourir.

— Non ! hurla Harvey dans le combiné. Écoute-moi, David, prends immédiatement un train, un avion ou un car et file dans une grande ville, New York, San Francisco... Viens nous rejoindre. Ne te laisse pas faire. Tu n'as rien à te reprocher, tu ne fais rien de mal. Ne leur donne pas raison.

— Je sais, répondit en sanglotant l'adolescent, mais je ne peux pas bouger, je suis handicapé, je suis en fauteuil roulant...

Et la communication fut interrompue. Harvey eut beau secouer le combiné, appuyer plusieurs fois sur le bouton de tonalité, rien n'y fit. Il demeura longtemps prostré devant son téléphone, abattu et impuissant après ce qu'il venait d'entendre. Il répéta plusieurs fois : « Sans espoir, la vie ne mérite pas d'être vécue. » Puis il se leva : « Plus que jamais, notre combat doit continuer. »

— JE VOUS PRÉSENTE ANNE KRONENBERG, mon nouveau directeur de campagne ! claironna Harvey à son équipe.

Le groupe d'hommes se tourna vers une petite blondinette punk de vingt-trois ans, à l'air timide et effacé, mais une fille tout de même, la première dans cet endroit ! Anne remonta ses manches, mit les poings sur ses hanches et, sans se laisser démonter par les regards ahuris du groupe d'hommes, elle rugit, mi-figue mi-raisin :

— Vous n'avez pas peur des femmes, n'est-ce pas ? Ni des lesbiennes ? Alors, bonjour à tous et, si vous le voulez bien, au boulot !

— À vos ordres, chef ! s'écria Harvey en se déhanchant comme une danseuse. Puis il ajouta en levant le petit doigt et en arrondissant la bouche : Ma pauvre, je te plains avec tous ces hommes !

Ce petit numéro déclencha l'hilarité générale et tout le monde se remit au travail dans la bonne humeur, Harvey le premier. Comme tous les jours, après s'être levé à 5 h 30, il alla à la rencontre des gens aux arrêts de bus, dans les cafés, les magasins... Il accosta les passants, les jeunes, les vieux, les Blancs, les Noirs, les Asiatiques, les Hispaniques... et leur parla d'espoir, de vie et d'amour. Puis il repartit en courant à une réunion politique, avant de retourner à son quartier général vers minuit afin d'aider les volontaires à coller les timbres et à cacheter des enveloppes. Rien ne l'arrêtait, pas même les nombreuses menaces de mort qu'il recevait. Il les lisait à haute voix et les affichait sur son réfrigérateur. « Quelle est la meilleure, à ton avis ? » demandait-il, ironique, à Anne, terrorisée, qui le priaît de prévenir la police. « La police ? Mais elle serait bien trop contente d'être débarrassée d'un agitateur comme moi ! »

« Au moins, ne monte plus sur ce podium, tu es trop exposé », le suppliait-elle avant ses discours. Mais Harvey n'écoutait personne et il intensifia le rythme de ses apparitions publiques.

Et il réussit son pari : à quarante-sept ans, il fut élu au conseil municipal de San Francisco, dans l'équipe de George Moscone. Il partageait cette fonction avec d'autres adjoints, dont un certain Dan White, un pompier municipal qui avait abandonné son travail pour se consacrer à la ville. « Un pompier municipal ? » se dit Harvey en serrant la main d'un grand gaillard brun, au menton carré et au front

large... Oui, il s'agissait bien de celui qui avait collé ses affiches quelques mois plus tôt ! Il voulut le remercier pour sa contribution, mais l'autre l'interrompit et murmura, les mâchoires serrées :

— Tu vois, cet endroit, jamais tu n'aurais dû y avoir accès. Et moi, jamais je n'oublierai l'humiliation de devoir coller une affiche pour un malade comme toi !

Et l'homme disparut avant que Harvey ne puisse répliquer un seul mot. Il se pencha vers Anne et lui glissa à l'oreille :

— Cet homme est manifestement homophobe et ouvertement contre moi. Il ne supporte pas qu'un gay puisse représenter son pays. La partie n'est pas gagnée, mon chou, mais c'est un premier pas vers la victoire.

— Eh bien, faisons la fête, alors !

Ce soir-là, le quartier général d'Harvey s'enflamma. Plusieurs personnes se pressèrent pour venir féliciter le héros du jour. Harvey, des étoiles dans les yeux et un sourire triomphant sur les lèvres, remercia d'abord chaque membre de son équipe pour son implication et son dévouement :

— C'est grâce à vous que nous avons gagné. Encore merci, mes amis.

Puis il se tourna vers le groupe d'admirateurs qui l'attendaient dehors et ils entamèrent tous ensemble une marche vers le bâtiment municipal. Ils traversèrent la longue rue Castro jusqu'au croisement avec Market Street, devant le Castro Theatre où d'autres groupes les rejoignirent. Le cortège grossit et, lorsqu'il arriva enfin à la mairie, ils étaient plusieurs milliers à chanter, danser, s'embrasser. Une foule en liesse entourait Harvey. Enfin parvenu au City Hall, celui-ci se dégagea du groupe et se planta devant le bel édifice blanc. Il fit une révérence et s'adressa à la foule :

— Je vous présente mon nouveau théâtre. Que le spectacle commence !

Une salve d'applaudissements lui répondit.

Dès le lendemain, l'hostilité de Dan White ne fit plus aucun doute. Alors qu'ils allaient se croiser dans un couloir, Dan fit mine d'ignorer Harvey, mais la situation était délicate : Harvey était accompagné de Sally, la secrétaire de Dan. Ce dernier ne pouvait tout de même pas ignorer la jeune femme sous prétexte qu'elle marchait aux côtés d'Harvey ! Dan marmonna :

— Bonjour Sally ; salut Harvey.

Ce dernier répondit, hilare :

— Bonjour mon cher Dan, et toi, comment vas-tu aujourd'hui ? As-tu pu profiter de cet événement historique, notre victoire ?

La secrétaire, pas dupe, prétexta une lettre à poster et s'enfuit, les laissant seul à seul. Dan siffla entre ses dents :

— Tu peux faire le malin, mais je ne me laisserai pas chasser de San Francisco par des gens immoraux comme toi, un déviant social irrécupérable. La société n'existe pas sans la famille, ne t'en déplaie, Harvey Milk.

— Oh, mais je n'ai rien contre la famille, crois-moi. Et si je suis ici, c'est pour te convaincre que nous ne sommes pas ce que tu penses, répliqua Harvey avant d'ajouter avec un sourire appuyé : Bien le bonjour chez toi !

En rentrant de la mairie, Harvey s'empessa de raconter son altercation à Anne. Celle-ci fut horrifiée par les propos de l'adjoint au maire.

— Ce gars me fait peur. Fais attention, Harvey. C'est peut-être lui qui t'envoie les menaces de mort !

— Mais non, il est stupide, voilà tout. En plus, c'est un catholique extrémiste ; rien d'étonnant à ce qu'il ait de telles idées préconçues sur les homosexuels. Ne crains rien, j'en fais mon affaire.

Les jours qui suivirent son élection, Harvey reçut des milliers de lettres de félicitations et d'encouragements, ainsi que deux télégrammes qui lui réchauffèrent le cœur. D'abord celui de Scott, bref : « Félicitations, Harvey. Tu as réussi. Je le savais. » Harrisson lui écrivit aussi, chaleureux comme d'habitude : « Harvey, mon ami, tu avais un rêve et tu l'as accompli. »

La presse le sollicita ; même le *Los Angeles Times* à qui il accorda une interview exclusive :

— Monsieur Milk, cette élection est incroyable, non ? Mais savez-vous que les hétéros redoutent que les homosexuels prennent la ville d'assaut, qu'en pensez-vous ?

— Je dois gouverner au nom de tous les citoyens, quel que soit leur bord politique... ou sexuel. Nous allons régler les problèmes qui affectent la ville et qui nous touchent tous. Il y a eu trop de déceptions, ces temps-ci. Que les hétéros se rassurent, nous ne sommes pas assez nombreux pour les envahir. Nous ne représentons qu'une minorité, cher monsieur ne l'oublions pas !

Il continua aussi à recevoir des messages d'insultes et de haine dont son « préféré », disait-il en se moquant : « Milk la tarlouze, tu n'as rien gagné du tout, que le droit de te faire exploser la cervelle ! »

Le jour où il le découvrit, Harvey haussa les épaules et afficha une attitude désinvolte. Pourtant, le soir même, ne parvenant pas à s'endormir, il se releva, enfila un sweat, prépara une cafetière entière et s'attabla dans sa cuisine avec son dictaphone. Puis il enclencha les touches d'enregistrement : « Je m'appelle Harvey Milk... » Toute la nuit, il parla dans le micro et enregistra trois cassettes testaments qu'il

intitula « Au cas où ». Il raconta d'une voix douce mais ferme ses années de lutte et d'engagement, sa position vis-à-vis du coming-out[5] et sa détermination à changer les mentalités en profondeur. Il expliqua aussi en quoi un activiste du droit des gays aussi populaire que lui pouvait représenter une menace pour une personne dérangée. Puis il rangea ses cassettes au fond de son placard et retourna se coucher, l'esprit apaisé.

Harvey venait d'avoir une idée de génie. Il l'exposa à son staff :

— Le président des États-Unis en personne doit nous écouter. Comme il effectue un voyage officiel en Californie, je l'ai invité à la mairie avec son épouse. Il viendra demain. Il me faut un photographe pour immortaliser notre poignée de main afin qu'elle fasse la une des journaux. Imaginez le président des USA serrant la paluche d'un gay !

Comme prévu, le lendemain, Jimmy Carter et son épouse se présentèrent à la mairie. Ils visitèrent les différents services, accompagnés des adjoints au maire. Le président salua plusieurs personnes, puis il se retrouva face à Harvey. Gêné, il tourna autour de lui, croisa les bras... jusqu'au moment où Harvey, devinant son trouble mais pressé d'en finir, s'empara d'une des mains du président et, la glissant entre les deux siennes, fit face au photographe : « Cher président, un sourire ! »

Harvey avait réussi. La photo de Jimmy Carter serrant la main d'un homme politique ouvertement gay fit le tour des États-Unis dès le lendemain. Et allait, espérait Harvey, servir sa prochaine mission : convaincre les homosexuels de faire leur coming-out sans risquer de perdre leur travail. Le maire Moscone, qui le soutenait dans ce projet, fit entrer en vigueur une ordonnance locale interdisant toute discrimination basée sur des critères de préférences sexuelles. En ce sens, il voulait contrer la proposition 6 qui visait à retirer leurs emplois aux homosexuels enseignant dans les écoles publiques. Une vaste campagne anti-homosexuelle agita le pays et Harvey dut affronter plusieurs radicaux homophobes favorables à cette proposition : Dan White, mais aussi d'autres comme Anita Bryant. Cette chanteuse de deuxième zone, à la tête d'une organisation politique baptisée « *Save our children* » (« Sauvons nos enfants »), fustigea la proposition de Moscone : « Si on accorde les droits civiques aux homosexuels, alors pourquoi pas aux prostituées ou encore aux voleurs ? »

Jour après jour, Harvey défendait sa position face aux journalistes, lors de meetings dans la rue, à la télé, chez le coiffeur, dans les bars, en allant faire ses courses. Inlassablement, il répétait, le poing levé et le regard décidé : « Si on autorise des lois qui

discriminent tel groupe de gens, il y en aura de nouvelles qui stigmatiseront aussi d'autres catégories humaines. Si les gays se taisent et ne font rien, les enseignants homosexuels vont devoir retourner dans leur placard. Qu'ils pulvérisent donc les portes de ces placards et commencent enfin à se battre ! »

Il alla jusqu'à interpeller encore une fois le président des États-Unis : « Jimmy Carter, laissez-nous vivre libres. Cinquante millions de lesbiennes et d'homosexuels désirent entendre votre voix ! Monsieur le président, tous les hommes sont nés égaux. Malgré tous vos efforts, vous ne pourrez jamais effacer ces mots. C'est cela qui a fait de l'Amérique ce qu'elle est. » Puis il prépara un long discours pour la Gay Pride qui avait lieu le 25 juin 1978.

— Ce sera mon coup de grâce pour tous ces extrémistes ! annonça-t-il à Anne, triomphant, avant de grimper sur l'estrade devant plusieurs milliers de personnes : « Frères gays, nous sommes décrits comme des agresseurs d'enfants. Or, savez-vous que dans cet État environ 95 % des agressions d'enfants sont commises par un hétérosexuel et généralement par un parent ? Savez-vous aussi qu'environ 98 % des six millions de viols commis chaque année sont le fait d'hétérosexuels, qu'une femme sur trois assassinée cette année le sera par son mari ? Mes frères et mes sœurs gays, vous devez assumer votre homosexualité auprès de vos parents. Je sais que c'est dur et qu'ils seront blessés, mais pensez à quel point ils risqueraient de vous blesser au moment de voter. Annoncez votre homosexualité à vos amis, vos voisins, vos collègues. Une fois pour toutes, cassez les mythes, détruisez les mensonges et les déformations. Et soyez vous-mêmes », conclut-il en brandissant le nouveau drapeau multicolore qu'il venait de faire réaliser par son ami l'artiste Gilbert Baker.

Ce symbole de la communauté gay et lesbienne flottait dans le ciel bleu de San Francisco. Dans les rangs, les yeux brillaient. La tension était à son comble, car tous savaient que leur vie pouvait basculer à tout moment si cette proposition 6 était votée. Certains visages portaient les stigmates de la peur et de la fatigue. Ils étaient tous touchés en plein cœur, car ils devinaient que, grâce à Harvey, le cours de l'histoire allait peut-être changer.

Et ils avaient raison. Le 7 novembre 1978, la proposition 6 fut rejetée par un score retentissant de 59 % contre 41 %. Dans San Francisco, une foule en délire, composée d'hommes, de femmes, de Blancs, de Noirs, de jeunes et de vieux se pressa du côté de la mairie, scandant des : « Harvey Milk, on a gagné ! Harvey Milk, merci ! » Puis le groupe repartit et défila toute la journée, derrière des banderoles « Nous sommes gays, et alors ? ». D'autres marchaient en silence, une bougie à la main.

Harvey était fou de joie. Il s'était battu comme un lion contre la

pire des humiliations, devoir mentir par peur d'avouer qui on est vraiment. Sa plus belle récompense vint de cet appel téléphonique, reçut sitôt sa victoire annoncée dans les médias :

— Harvey, je voulais te féliciter et te remercier surtout. Je me suis enfui, comme tu me l'as conseillé. J'ai quitté mes parents et je vis à présent loin d'eux. Je vais bien. Merci encore.

Harvey reconnut la voix de David, l'adolescent handicapé qui l'avait appelé plusieurs mois plus tôt, au bord du suicide. Il était submergé par l'émotion :

— Merci à toi, et félicitations pour ton courage ! En agissant comme tu l'as fait, tu prouves au monde entier que nous avons raison d'enfoncer les portes.

Le lendemain de cette victoire, vexé, dérouté, Dan White démissionna de son poste de conseiller municipal. Il prétexta qu'il venait d'avoir un enfant et qu'il désirait l'élever après cette longue et difficile période consacrée à la politique. Pourtant, au bout de trois semaines à peine, Dan exigea sa réintégration dans ses fonctions.

Il téléphona plusieurs fois à George Moscone, tenta d'obtenir un rendez-vous mais ce fut peine perdue. Le maire demeura sourd à sa requête, comme il l'expliqua à Harvey : « S'il revient, ce partisan de la proposition 6 nous haïra. Après tout, White n'avait qu'à assumer ses responsabilités. Il a décidé de mettre un point final à son ambition politique, qu'il reste donc dans la vie civile ! » Harvey était soulagé. Lui non plus ne voyait pas d'un bon œil le retour de Dan White.

Moscone fit part de sa réponse négative définitive à celui-ci par un courrier officiel qui lui parvint le 27 novembre 1978, à 9 h 30 du matin. À 10 heures, vêtu d'un costume froissé, mal rasé et les yeux bouffis, Dan White s'introduisit dans la mairie par la porte de service dont il avait conservé une clé. Il grimpa les trois étages qui le menèrent au bureau 317, celui de Moscone. Il s'introduisit de force dans la pièce où le maire était en train de dicter un discours à sa secrétaire. À la vue de White, Moscone sursauta et hurla :

— Mais que faites-vous, Dan ? L'autre bafouilla :

— Laissez-moi revenir... puis, comprenant qu'il était trop tard, il sortit un revolver de sa poche, le braqua sur le maire et lui tira deux balles dans la tête.

Moscone s'effondra, inanimé, sur la moquette qui se couvrit aussitôt d'une flaque rouge carmin. Sa secrétaire poussa un hurlement avant de s'écrouler, inconsciente. L'air hébété, Dan White ressortit du bureau, repoussant violemment deux hommes qui tentaient de l'intercepter. Il grimpa quatre à quatre les marches qui conduisaient au bureau d'Harvey. Il enfonça la porte et, sans laisser le temps à Harvey de prononcer un mot ou d'effectuer un geste, il tira cinq coups secs sur son ennemi de toujours.

Harvey Milk s'écroula, mort, les yeux grands ouverts sur son assassin.

Le premier homme politique américain ouvertement homosexuel et qui avait consacré une partie de sa vie à défendre la cause des homosexuels et à militer en faveur des droits des minorités et du respect des différences venait d'être sauvagement abattu.

Il avait enregistré à la fin de son testament : « Si une balle devait traverser mon cerveau, laissez-la détruire toutes les portes de placards. »

FIN

EUX AUSSI ILS ONT DIT NON

Après la mort d'Harvey, la population rend hommage aux élus assassinés en défilant à travers toute la ville à la lumière des bougies jusqu'à la tombée de la nuit, dans une atmosphère de recueillement et de solidarité. Les journaux titrent : « La ville pleure. » Cependant, dès le début du procès de Dan White, cinq mois après les meurtres, la colère monte parmi les partisans de Milk et de Moscone, comme parmi les citoyens. Dès le début du procès, les jurés sont du côté de Dan White. Aucun d'entre eux n'est homosexuel, ni issu d'une minorité ou n'a d'opinions politiques progressistes. Bien que reconnu coupable et responsable au moment des faits, Dan White n'écope que de sept ans de prison. Une manifestation est organisée devant la mairie, qui se transforme rapidement en émeute. Dan White ne reste que cinq ans et demi en prison, il se suicide en 1985.

En août 2009, quarante ans après sa mort, Harvey Milk reçoit à titre posthume la médaille présidentielle de la Liberté, l'une des plus hautes distinctions civiles américaines, des mains du président Barack Obama. Une reconnaissance qui salue aussi le courage de tous ceux qui ont osé combattre l'homophobie, en d'autres temps de répression.

Un pionnier de la cause LGBT [6], Magnus Hirschfeld

Ce médecin juif, né en 1868 à Colberg, fonde en mai 1897 à Berlin le Comité scientifique humanitaire, première association au monde à militer pour les droits des gays. Il rédige par exemple une pétition demandant l'abrogation du paragraphe 175, la loi allemande qui réprimait la sodomie homosexuelle. En avance sur son temps, alors que l'homosexualité est considérée comme une perversion, il ouvre en 1919 à Berlin l'Institut de sexologie, un centre d'accueil et de documentation sur le « troisième sexe ». Mais en mai 1933, alors que les nazis gagnent du terrain, l'Institut est saccagé et la plus grande partie de la bibliothèque et de ses archives est brûlée. Magnus Hirschfeld quitte l'Allemagne et s'installe définitivement en France où il meurt en mai 1935.

Les gays, victimes négligées des camps

Au même titre que les juifs, les tziganes, les handicapés et autres minorités, les gays sont déportés durant la Seconde Guerre mondiale. Ils sont considérés comme un danger pour la race aryenne dans l'idéologie nazie. Il est très difficile d'avancer un chiffre fiable concernant l'extermination des homosexuels car les survivants gays des camps de la mort n'ont pas donné la vraie raison de leur déportation. Pierre Seel est le seul en France à avoir eu le courage de se revendiquer comme un « déporté pour homosexualité ». En 1940, alors qu'il n'a que dix-sept ans, il est inscrit à son insu sur le registre des homosexuels par la police française. Après l'invasion allemande, il est convoqué par la Gestapo et subit toutes sortes de sévices pendant deux semaines. Il est interné en mai 1941 au camp de sûreté et de redressement de Schirmeck, où on le contraint à assister à la mort atroce de son ami de l'époque, dévoré vivant par des chiens. Il se tait pendant quarante ans, cachant son homosexualité à sa famille. Puis en 1982, en réaction aux propos homophobes de l'évêque de Strasbourg, qui traite les homosexuels « d'infirmes », il publie une lettre ouverte, révélant sa véritable personnalité. Il se bat jusqu'à la fin de sa vie (2005) pour la reconnaissance de la déportation des homosexuels par le régime nazi. En 2010, il n'existe plus qu'un seul survivant de la déportation homosexuelle, Rudolf Brazda, âgé de quatre-vingt-dix-sept ans.

La longue marche des Français

En France, la première révolte médiatisée des homosexuels date de 1971. Le plateau de l'émission de Ménie Grégoire, sur RTL, ayant pour thème « L'homosexualité, ce douloureux problème », est envahi par des gays et des lesbiennes révoltés par les propos homophobes de l'animatrice : « Imaginez que l'homosexualité devienne un modèle social, nous ne serions très vite plus reproduits. Il y a tout de même une négation de la vie dans l'homosexualité (...). » Le programme de RTL est interrompu.

Jusqu'en 1981, l'homosexualité reste sous surveillance, et des discriminations juridiques sont encore inscrites dans le droit français. Par exemple, l'âge de la majorité sexuelle est fixé à quinze ans pour les hétérosexuels mais à dix-huit ans pour les gays. Comme l'a connu Harvey Milk, différents contrôles de police, fichages et interdictions de lieux et de films renforcent l'intolérance. La situation évolue avec François Mitterrand en 1981. Il fait abroger les textes homophobes et voter une loi pour établir une stricte égalité quant à l'âge de la majorité sexuelle (fixée à quinze ans pour tous à partir de la loi de 1982). Puis le gouvernement socialiste met sur pied d'autres mesures : la circulaire Defferre contre le fichage par la police, la circulaire Badinter contre les poursuites du parquet, la loi Quilliot qui supprime la mention « bons pères de famille » pour les locataires, etc. Surtout, le 17 mai 1990, le ministère de la Santé retire enfin l'homosexualité de la liste des maladies mentales de l'OMS.

S'ensuivent des années de combat traversées par le spectre du sida, cette maladie qui touche en particulier les milieux homosexuels et fait revenir en force l'homophobie : l'Église parle d'un châtiment divin, l'extrême droite affirme que ceux qui l'attrapent « le méritent » !

En 1999, le PACS (Pacte civil de solidarité) est voté. Les couples non mariés, quel que soit leur sexe, peuvent donc « s'unir » officiellement. Pour les concubins homosexuels longtemps victimes d'injustices dramatiques notamment au cours de l'épidémie du sida – certains homosexuels n'avaient pas de droit de visite à l'hôpital, étaient exclus des cérémonies de deuils –, il s'agit là d'une reconnaissance légale longtemps attendue.

L'école : peut mieux faire

En 2010, un rapport confidentiel remis au ministre de l'Éducation nationale fait état d'une banalisation des discriminations telles que le handicap, le sexisme, l'origine et l'orientation sexuelle. Concernant l'homophobie, les auteurs jugent « insuffisantes » les réactions et les sanctions de l'institution scolaire qui légitiment ainsi des propos et des violences. De nos jours, le suicide représente la première cause de mortalité chez les jeunes homosexuels. 80 % de ceux qui tentent de mettre fin à leur vie ont une opinion négative d'eux-mêmes à cause du regard négatif ou hostile que les autres posent sur leur différence. Pour lutter contre les discriminations, l'école n'est pas très active, en dehors des actions menées par les associations SOS Homophobie et Contact, qui organisent des rencontres-débats. L'académie de Strasbourg organise chaque année le Mois de l'autre, une opération destinée à promouvoir le respect de toutes les différences et à lutter contre la discrimination à travers une série d'actions et de débats.

Ne plus jamais dire « pédé »

Être homosexuel et s'afficher en tant que tel à Paris, dans le quartier du Marais ou dans une grande ville de province ne pose pas de problème, en principe. En revanche, à la campagne, en banlieue, dans certaines cités, les jeunes homosexuels subissent la violence quotidienne des insultes, passages à tabac, humiliations, viols, mariages forcés... Peu de jeunes gays osent se plaindre de peur de nouvelles représailles. Lutter contre l'homophobie, cela commence par éliminer de son langage tous les « pédé », « tapette » et autres « petits mots » qui banalisent ce qui demeure une insulte. Cesser de les utiliser et dire non aussi à ceux qui les emploient, c'est un premier pas contre l'homophobie. Comme on ne traite pas les gens de « noir », « juif », « arabe » ou « handicapé », on doit cesser de préférer les mots « pédé », « tapette », « tarlouze »...

Puni pour diffamation homophobe

La loi française (du 29 juillet 1881) prévoit jusqu'à 1 an d'emprisonnement et/ou 45 000 euros d'amende pour provocation à la haine ou à la violence et diffamation visant une personne en raison de son orientation sexuelle et 6 mois d'emprisonnement et 22 500 euros d'amende pour injure homophobe.

17 mai, journée mondiale contre l'homophobie

Tous les 17 mai, depuis 2005, a lieu la Journée mondiale contre l'homophobie, lancée par Louis-Georges Tin, spécialiste des questions homosexuelles. Cette Journée est célébrée dans plus de soixante pays à travers le monde, certains officiellement, d'autres dans la clandestinité, comme en Chine ou en Iran. Chaque année, une nouvelle campagne est lancée, dont la plus marquante, en 2006, « Pour une dépénalisation universelle de l'homosexualité », qui a abouti à une déclaration historique, devant l'Assemblée générale des Nations unies. Le texte « condamne les violations des droits de l'homme fondées sur l'orientation sexuelle ou l'identité de genre, où qu'elles soient commises ». Pourtant le nombre d'agressions homophobes ne diminue pas. Le nombre de témoignages sur des agressions physiques à l'encontre des homosexuels progresse régulièrement, notamment sur des jeunes gens de dix-huit à vingt-quatre ans. Ici, c'est une bande qui s'attaque aux homosexuels via des sites de rencontres. Là, c'est dans un café que des gays se font tabasser à coups de barre de fer... Et on ne peut s'empêcher de penser à des crimes odieux comme celui de François Chenu, trente ans, sauvagement assassiné en 2002 par trois jeunes gens, âgés de seize à vingt ans. Dans de nombreux pays, ce sont les actes homosexuels eux-mêmes qui sont sévèrement condamnés par la loi : emprisonnement jusqu'à la perpétuité, déportation, punitions corporelles, travaux forcés et même peine de mort ! En 2010 et 2011, le thème de la Journée mondiale de lutte contre l'homophobie concerne les religions. Le combat n'est pour autant pas gagné, notamment dans le sport. Une ministre des Sports a proposé un plan d'action pour la prévention et la lutte contre l'homophobie. Objectifs : bannir du sport les attitudes, les agressions et les insultes homophobes[7] et utiliser le sport pour enseigner le respect de la différence d'orientation sexuelle ou d'identité de genre.

Histoire de drapeau

Le drapeau arc-en-ciel, symbole de la communauté LGBT, a été créé grâce à Harvey Milk, avec Gilbert Baker, un artiste qui, en 1978, le dessina et le réalisa en vue de la Gay Pride. D'abord réalisé en huit couleurs (rose, rouge, orange, jaune, vert, turquoise, indigo et violet), puis sans le rose car cette couleur était indisponible pour une production industrielle, il sera encore amputé du turquoise à la mort d'Harvey Milk. Lors du défilé posthume, le drapeau dut être divisé en deux pour pavoiser chaque côté de la rue, mais il fallait pour cela un nombre pair de couleurs. Baker décida alors d'enlever le turquoise. Depuis, le drapeau gay affiche six couleurs : rouge, orange, jaune, vert, indigo et violet.

« Don't ask don't tell »

En 2010, le président des États-Unis Barack Obama a fait abroger la loi « *Don't ask, don't tell* » au sein de l'armée américaine. Ce règlement, qui signifie « Ne demande pas, ne dis pas », interdisait à l'armée de demander aux recrues leur orientation sexuelle ; inversement, les militaires gays devaient rester dans l'ombre sous peine d'être radiés sur-le-champ. Depuis 1993, plus de 13 000 soldats ont été renvoyés sur application de la loi « *Don't ask, don't tell* ». Daniel Choi, un officier d'infanterie dans l'armée des États-Unis, révoqué pour avoir enfreint cette loi, avait écrit dans une lettre ouverte adressée à Barack Obama et au Congrès américain, que la politique « *Don't ask, don't tell* » était « une gifle ». Pour convaincre Barack Obama de signer l'abrogation de la loi, Daniel Choi et un autre officier révoqué, le capitaine Jim Pietrangelo, s'étaient menottés volontairement à l'entrée de la Maison Blanche. Ils avaient également tenu une grève de la faim de sept jours. Leur combat n'a pas été vain.



Harvey Milk en campagne posant devant son magasin Castro Camera, en 1977.



24 avril 1994 : commémoration de la déportation des homosexuels, forcés de porter un triangle rose en signe de leur différence, durant la seconde guerre mondiale.



Le maire PS de Toulouse, préside la première cérémonie permettant aux signataires du PACS (Pacte civil de solidarité) de célébrer leur union, Jean Sakiroff et Jean-Bernard Rul, le 7 novembre 2008 à Toulouse.



San Francisco, 26 juin 1983, lors de la marche des fiertés, un jeune handicapé dans son fauteuil brandit une pancarte sur laquelle on lit :
« J'aime mes deux pères gays. »



28 juin 1981 : défilé dans les rues de San Francisco lors de la marche des fiertés.



Gilbert Baker, le créateur du drapeau arc-en-ciel, symbole de la communauté gay et lesbienne et organisateur de la marche des fiertés de Stockholm, le 2 août 2003.

Des relais pour s'informer :

Ligne Azur (0810 20 30 40) : une écoute anonyme sur des questions liées à l'orientation sexuelle, www.ligneazur.org/

Écoute Gaie : ligne d'écoute sur le thème de l'homosexualité : 0810 811 057. <http://ecoute-gaie.france.qrd.org/>

Le Refuge : seul dispositif en France, conventionné par l'État, à proposer un hébergement temporaire et un accompagnement social et psychologique aux jeunes majeurs, en rupture Familiale. www.le-refuge.org/

SOS Homophobie : l'association nationale édite chaque année un rapport annuel sur l'homophobie et propose une ligne d'écoute anonyme (0810 10 81 35). www.sos-homophobie.org/

Centre LGBT Paris Île-de-France : centre lesbien, gai, bi et trans de Paris. Un espace d'accueil, d'information et de soutien. 63 rue Beaubourg, 75003 Paris (01 43 57 21 47). www.centrelgbtparis.org/

L'association Contact accueille les proches de gays et de lesbiennes. Ligne d'écoute : 01 44 54 04 35. www.asso-contact.org/

Mag : Association de jeunes de quinze à vingt-six ans qui aide d'autres jeunes homosexuels, bisexuels et trans. www.mag-paris.fr/

L'Autre Cercle : la Fédération nationale de lutte contre l'homophobie. www.autrecercle.org/

A lire :

Randy Shills, *Harvey Milk sa vie, son époque*, M6 éditions, 2009.

A. Vaisman, *L'Homosexualité à l'adolescence*, coll. « Hydrogène », La Martinière, 2003.

E. Verdier, M. Dorais, *Petit manuel de Gayrilla à l'usage des jeunes, ou Lutter contre l'homophobie au quotidien*, H&O éditions, 2005.

F. Marlel, *La Longue Marche des gays*, coll. « Découvertes », Gallimard, 2002.

Louis-Georges Tin (sous la direction de), *Dictionnaire de l'homophobie*, puf, 2003.

Armistead Maupin, *Chroniques de San Francisco* (cycle de huit romans, à partir de 15 ans), 10/18, 1998-2001 et L'Olivier. 2008, 2011.

Pierre Seel et Jean Le Biloux, *Moi, Pierre Seel, déporté homosexuel*, Calmann-Lévy, 1994.

Rudolf Bradza et Jean-Luc Schwab, *Itinéraire d'un triangle rose*, Florent Massot, 2010.

À voir :

Harvey Milk, Gus Van Sant. 2009.

Le Secret de Brokeback Mountain, Ang Lee. 2006.

C.R.A.Z.Y., Jean-Marc Vallée, 2006.

Un amour à taire, Christian Faure, téléfilm, 2005.

Juste une question d'amour, Christian Faure, téléfilm, 2000.

À cause d'un garçon, Fabrice Cazeneuve, téléfilm, 2000.

Beautiful thing, Hettie MacDonald, 1996.

Priscilla, folle du désert, Slephan Elliott, 1991.

My Beautiful Laundrette, Stephen Frears, 1986.

The Times of Harvey Milk, Rob Epstein, 1984.

Un documentaire

Sports et homosexualité, c'est quoi le problème ?, Michel Royer, 2009. À voir sur http://www.dailymotion.com/video/xbpian_sports-et-homosexualite-sur-canal-0_sport/

Pour aller plus loin :

Mémorial de la déportation homosexuelle :

<http://deportation-homosexuelle.blogspot.com/>

Sidaction : <http://www.sidaction.org/>

Têtu : <http://www.tetu.com/>

<http://www.homophobie.org/>

[1] Escalopes de poulet pané.

[2] Petites crêpes salées.

[3] Gâteau de pommes de terre.

[4] Du nom du bar le Stonewall Inn à New York, où des policiers avaient effectué une descente qui dégénéra en plusieurs jours d'échauffourées avec la communauté homosexuelle.

[5] Le fait d'annoncer publiquement son homosexualité.

[6] lesbiennes, gays, bisexuels et transgenres.

[7] Les témoignages d'agressions physiques ont augmenté de manière très importante en 2010 (plus 42 %). Preuve que les victimes osent témoigner et que ces discriminations sont de moins en moins tolérées.

Source : rapport annuel 2010 de l'association SOS-Homophobie.